

Marc Eigeldinger, *La Mythologie solaire dans l'œuvre de Racine*, Genève, Droz, 1969, 156 p.

Louis Van Delft

Volume 3, numéro 1, avril 1970

Problèmes de technique romanesque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500117ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500117ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Van Delft, L. (1970). Compte rendu de [Marc Eigeldinger, *La Mythologie solaire dans l'œuvre de Racine*, Genève, Droz, 1969, 156 p.] *Études littéraires*, 3(1), 129–131. <https://doi.org/10.7202/500117ar>

volonté (p. 240) et de toucher la sensibilité (pp. 242-243) et elles « occupent dans le processus de la création littéraire de Pascal une situation intermédiaire entre l'élaboration de la pensée et le travail du style » (p. 261).

Une fois posées les bases historiques, une composition moins morcelée eût évité bien des reprises, voire des redites (pp. 178 et 226 ; 138-139 et 221 ; 182 et 221) et élargi la portée d'analyses qui font par leur finesse le prix de l'ouvrage. Il reste, hors de ces réserves qui sont peut-être d'un lecteur paresseux qui voudrait que toutes les implications fussent dégagées, toutes les conclusions tirées, que l'étude de M. Le Guern ne laissera aucun pascalien indifférent et devra par la rigueur et la solidité de sa méthode inspirer désormais les travaux analogues. S'il n'apporte pas à proprement parler de révélations au lecteur familier des textes de Pascal, il confirme, précise ou nuance ses impressions de lecture, il lui apporte pour l'interprétation des images dominantes des éléments indispensables. C'est une contribution décisive à notre connaissance de la création littéraire chez Pascal ; aux hypothèses aventureuses M. Le Guern a préféré la certitude : à chaque diligent lecteur de rechercher dans cette expression imagée dont il connaît désormais l'étendue, les sources et les intentions, la cohérence où il lui plaît de trouver l'unité de la pensée pascalienne.

Bernard BEUGNOT

Université de Montréal

□ □ □

Marc EIGELDINGER, *la Mythologie solaire dans l'œuvre de Racine*, Genève, Droz, 1969, 156 p.

On a déjà beaucoup disputé sur ce « thème de la solidarité » chez Racine. Selon R. Barthes, « tout fantasme racinien suppose — ou produit — un combinat d'ombre et de lumière. [...] Partout, toujours, la même constellation se reproduit, du soleil inquiétant et de l'ombre bénéfique » (*Sur Racine*, p. 3). À quoi M. Picard réplique, dans son pamphlet, que la signification du thème, d'une tragédie à l'autre, loin d'être constante, est tantôt morale ou politique, tantôt psychologique, tantôt mythique et religieuse. Les idées de M. P. Barko, sur cette question, sont ingénieuses au point d'être paradoxales : rompant avec toute la symbolique traditionnelle, Racine aurait attaché à la lumière les valeurs d'impureté, de corruption et de Mal, tandis que l'obscurité représenterait le refus du monde au nom de la pureté, le refuge de l'innocence, « le principe propice à l'éclosion de la conscience morale » (« La Symbolique de Racine : Essai d'interprétation des images de lumière et de ténèbres dans la vision tragique de Racine », *Revue des sciences humaines*, juillet-septembre 1964).

Reprenant à son compte l'affirmation de J.-P. Richard, selon qui le propre de la démarche critique est « de l'ordre d'un parcours, non d'un regard ou d'une station », M. Eigeldinger s'élève à la fois contre les schémas trop commodes de R. Barthes, enfermant tous les personnages raciniens dans la catégorie des « solaires » ou dans celle des « ombreux », et contre telle question, à l'ironie peut-être un peu

facile, de M. Picard: « Si M. Barthes était arrivé à nous faire voir dans la tragédie racinienne un mythe solaire, en serions-nous plus avancés ? »

L'influence de Barthes, celle de Goldmann, se font cependant nettement sentir, et, à côté d'elles, celle de C.G. Jung. D'accord avec l'auteur des *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, M. Eigeldinger tient que « l'une des propriétés spécifiques du mythe est de traduire de manière privilégiée [...] 'la complémentarité des contraires' en vertu de laquelle la création présente un versant ténébreux et un versant lumineux dont l'âme humaine est le miroir. La conjonction de l'ombre et de la lumière représente l'image même de la structure psychique » (p. 12). Le but poursuivi, dès lors, ne peut qu'être ambitieux: par l'étude du « clair-obscur », saisir « la création d'un univers imaginaire et tragique, fondé sur la réalité intérieure du mythe et la primauté du langage » (p. 12). On peut ressentir quelque inquiétude. Cela ne dure pas. Son goût pour les audacieuses constructions critiques n'empêche pas M. Eigeldinger de procéder avec rigueur.

Quatre chapitres — « Des premiers vers aux premières tragédies »; « D'*Andromaque* à *Mithridate* »; « *Iphigénie* et *Phèdre* »; « Poésies et drames sacrés » — tentent de fixer « les étapes d'une évolution significative » (p. 15). C'est en Provence que Racine aurait découvert les prestiges de la nuit. La rencontre nocturne constitue bien, comme l'a montré naguère J.A.G. Tans (*R.H.L.F.*, octobre-décembre 1965), « un thème-clef racinien »: il suffit de songer à la description de l'incendie nocturne de Troie dans

Andromaque, à la scène d'enlèvement de Junie, à la « nuit enflammée » de *Bérénice*, à la « profonde nuit », traversée d'éclairs, du songe d'*Athalie*. Cette constante de la poétique racinienne trouverait sa source dans la découverte, à Uzès, par le jeune homme qui porte en lui Hermione, Roxane et Phèdre, des jeux du clair-obscur. Dès les premières œuvres dramatiques, une certaine ambiguïté s'attache à la mythologie solaire: la jeunesse de l'astre est tantôt créatrice, tantôt meurtrière. Le Soleil apparaît ainsi, dès *la Thébaïde* et *Alexandre*, comme un « symbole plurivalent » (p. 39). D'*Andromaque* à *Mithridate*, l'image solaire s'efface, et parallèlement, la présence des dieux se manifeste moins. Ces phénomènes pourraient bien être liés, du moment que dans *Iphigénie* et dans *Phèdre*, le retour des dieux coïncide avec une sorte de renouveau de la mythologie solaire. *Iphigénie* correspondrait précisément à un « tournant »: c'est la première tragédie dont le climat soit « franchement solaire » (p. 71). Quant à *Phèdre*, la pièce est « architecturée selon les données générales d'une durée et d'une structure solaires » (pp. 97-98): le Soleil est « la projection des dieux invisibles dans le monde visible, la projection de la transcendance au niveau de l'immanence » (p. 110). La prédominance du principe solaire s'affirme ainsi progressivement jusqu'à *Athalie*. *Esther* décrit l'affrontement de la « solarité païenne » qu'incarne Assuérus, et de la « solarité judaïque » représentée par Mardochee et Esther (p. 124). En fait, *Esther*, *Athalie* et les *Cantiques spirituels* confirment « cette vision eschatologique des *Hymnes du bréviaire romain*, selon laquelle la lumière de l'au-delà

finira par réduire les ténèbres de l'ici-bas » (p. 121). La « Conclusion », enfin, s'attache à définir les variations de la signification du mythe en fonction des ordres auxquels il s'applique. En ce qui concerne celui de la Divinité: « Dieu invisible est assimilé métaphoriquement au Soleil qui le représente par délégation dans l'univers visible comme l'image masculine et paternelle de l'énergie créatrice » (p. 151). Quant à l'ordre de l'humanité: « Intériorisé, il [le Soleil] devient l'image de l'énergie psychique comme si son action figurait l'irruption de la conscience divine et cosmique dans la conscience humaine. [...] La lumière solaire opère chez plusieurs personnages raciniens la 'mutation ontologique' dont parle Mircea Eliade, une sorte d'illumination qui leur impose une métamorphose intérieure » (p. 152).

On est quelque peu embarrassé pour se prononcer sur ce livre: « Chacun a sa méthode », comme dit Arnolphe. Si l'on accepte les prémisses de M. Eigeldinger, selon lesquelles « les personnages raciniens sont porteurs d'images primordiales' ou d'archétypes', au sens où l'entend la psychologie analytique de C.G. Jung » (p. 10), et la mythologie solaire « sert avec une certaine constance de 'soubassement psychique' » à la tragédie racinienne (p. 18), ces analyses ne peuvent manquer de séduire. Si l'on préfère les études plus proprement littéraires, on estimera que les travaux, même fragmentaires, de Béguin (dans *Poésie de la présence*) ou de Starobinski (dans *L'Œil vivant*) sont plus pertinents. Il reste que M. Eigeldinger a eu le mérite de proposer,

sur ce thème, la première recherche exhaustive. Ceux-là mêmes qu'il ne convaincra pas toujours lui en sauront gré¹.

Louis VAN DELFT

McGill University

□ □ □

Raymond JOLY, *Deux études sur la préhistoire du réalisme : Diderot, Rétif de la Bretonne*, Québec, les Presses de l'université Laval, 196 p.

Ce mot de *préhistoire*, dans le titre, inquiétera ceux qui se défient à bon droit de l'« illusion rétrospective » et refusent définitivement de voir en Diderot un *précurseur* (du réalisme, de l'évolutionnisme, du marxisme, du teilhardisme, de la linguistique moderne, de l'impressionnisme, du surréalisme, du freudisme, que sais-je encore). Inquiétude vaine, disons-le tout de suite. L'auteur s'en explique très nettement dans sa préface: « Ces mouvements littéraires si préfixe sont une chose bien singulière; imagine-t-on rien de plus absurde qu'un auteur qui se mettrait à sa table pour écrire une « œuvre de transition » ? Toute activité humaine essaie de se donner un sens *maintenant* pour celui qui l'exerce, et c'est en fonction de ce sens qu'il convient d'abord de la comprendre [...]. C'est seulement dans une perspective consciemment

¹ Deux études non citées à la *Bibliographie*, d'ailleurs bonne, auraient pu être mises à profit: Félix-R. Freudmann, « Les trois premières pièces de Racine: naissance et mise au point d'un procédé dramatique », *The French Review*, XXXVIII (1965), 725-733; P. France, *Racine's rhetoric*, Oxford, Clarendon Press, 1965.